



Chirurgien devenu psychothérapeute spécialisé dans l'accompagnement des patients atteints de maladies physiques, Dernier ouvrage paru : *La maladie a-t-elle un sens ? – Enquête au-delà des croyances* (Fayard 2008, Pocket 2010).

Le courage du désespoir

Il y a exactement un an, je vivais au milieu de la campagne égyptienne, sur la rive ouest du Nil, à une centaine de mètres du temple de Médinet Habu, aux pieds de la montagne thébaine, non loin d'un canyon où furent inhumées quelques-unes des plus grandes reines de la civilisation pharaonique, à quelques pas des ruines d'un village jadis peuplé par les ouvriers et les artisans qui ont creusé et décoré les tombes de la Vallée des rois. Je réalisais un rêve d'enfance, au cours d'une retraite de plusieurs mois consacrée à la méditation et à l'écriture, dans le souci de poursuivre le « travail intérieur » que j'avais un peu délaissé ces dernières années au profit d'un trop grand nombre de conférences et de consultations. L'Égypte est une passion, une civilisation qui m'a fasciné dès l'âge de cinq ans, un pays que j'ai appris à connaître à l'occasion de fréquents séjours – une quinzaine en trente ans. Elle est pour moi une véritable histoire d'amour. Tous ceux qui ont eu la chance de fouler cette terre sacrée savent à quel point on y ressent la force du patrimoine millénaire qui constitue le socle sur lequel s'est construite notre civilisation. Et, pour peu qu'ils aient eu l'occasion d'aller à la rencontre de ses habitants, ils ont sans doute, comme moi, été impressionnés par la douceur de leur présence et la gentillesse de leurs intentions. On dit les Égyptiens roublards, intéressés,

toujours à l'affût d'un bakchich. Ils sont, en fait, terriblement commerçants, un peu trop insistants mais donc extrêmement persévérants. On les qualifie de laxistes, de fatalistes, de nonchalants voire de fainéants. En réalité, ils aiment la vie ; ils ont une sorte de bon sens ancestral qui leur commande de goûter pleinement l'instant présent. On les présente souvent comme des gens peu courageux, un peu mous et beaucoup trop soumis. Lorsqu'on les connaît, on se rend compte qu'ils sont fiers, sages et, surtout, très dignes. Tout est une question de point de vue. Pour chaque prétendu défaut, il existe une qualité sous-estimée. Et, avant de juger autrui, il faudrait toujours tenter de comprendre le contexte dans lequel il évolue. Depuis une quinzaine d'années, celui de l'Égypte s'est dramatiquement détérioré. Limitation des libertés, manque de perspectives, vexations, humiliations, frustrations, paupérisation.

Derrière le sourire d'une population dont la joie de vivre et le sens de l'humour sont deux qualités prégantes, se cache une profonde détresse, un douloureux désespoir. Cette chronique n'est pas le lieu pour décrire les conséquences désastreuses d'un pouvoir

L'Égypte est une passion, une civilisation qui m'a fasciné dès l'âge de cinq ans

exercé de manière dictatoriale. Elle n'est pas non plus le prétexte pour dénoncer un président qui a trop longtemps traité son peuple comme un ennemi. Elle est plutôt l'occasion de nous inviter

à méditer sur une courte phrase écrite, en 1534, par François Rabelais dans son *Gargantua* : « jamais ne faut mettre son ennemi en lieu de désespoir, parce que telle nécessité lui multiplie sa force et accroît son courage ». « Les gens vraiment courageux n'agissent jamais que pour l'amour du bien, poussés par le sentiment de l'honneur », rappelait Aristote dans son *Éthique à Nicomaque*. Cette chronique est aussi l'opportunité de saluer la bravoure du peuple égyptien et celle de tous les peuples qui, avant lui, se sont battus pour plus d'égalité, de fraternité et de liberté.